

EXTÉRIEUR.

RUSSIE.

Petersbourg, le 28 mai.

Sa Majesté Impériale a rendu un ukase d'après lequel ceux qui présenteront à l'Empereur une supplique, au nom d'une commune ou d'une société, devront y joindre le pouvoir qui leur a été remis par cette commune, pour qu'il y soit fait réponse.

Sur la proposition du ministre des affaires étrangères et du commerce, comte Nicolas Romanzow, il sera établi ici une école de construction de navires pour vingt élèves pris dans l'ordre des négociants; S. M. I. a approuvé cet établissement, et a accordé les sommes nécessaires pour son entretien. Six de ces élèves seront entretenus et instruits au frais du gouvernement; les autres pourront participer aux leçons pour la somme modique de 100 roub. par an.

(Journal du Commerce.)

DANEMARCK.

Copenhague, le 7 juin.

La souscription ouverte en faveur de l'armée de Norwège promet beaucoup. Différents particuliers ont déjà souscrit pour des sommes de 500 et 1500 rixdallers.

— Avant-hier, la cour a pris le deuil pour six jours, à l'occasion du décès de S. A. S. M^{me} la duchesse de Brunswick-Oels.

— On a reçu ici la nouvelle d'une affaire honorable qui a eu lieu entre quatre de nos chaloupes canonnières stationnées sous Laland, et un brick anglais de douze canons de 18 et quatre canonnières. Ce brick, après une résistance opiniâtre, ayant eu son grand mât emporté, fut forcé de baisser pavillon; il a été conduit à Naskoo; les prisonniers sont attendus à Copenhague.

Le charbonnier suédois, avec 2 hommes d'équipage, pris il y a quelque temps par un de nos corsaires, sur la côte de Suède, a été relâché avec ses deux hommes, par le capitaine dudit corsaire, quand celui-ci apprit que ce navire, avec sa cargaison, appartenait à de pauvres habitants établis sur les côtes de Scanie. Il a même eu la générosité de leur payer la partie de la cargaison qui avait déjà été vendue. Que l'on compare cette conduite avec celle des corsaires suédois!

Une frégate anglaise, qui s'est hasardée d'entrer dans la rade de Bergen, a été tellement maltraitée par les batteries et les chaloupes canonnières, qu'elle n'a échappé qu'avec la plus grande peine.

Le 4 de ce mois, un nouveau convoi anglais d'environ 20 voiles, a passé devant Cronembourg, et a jeté l'ancre près de Raac. (Idem.)

La poste de Norwège, du 24 mai, arrivée ici aujourd'hui, a confirmé la nouvelle qu'après plusieurs attaques répétées et toujours glorieuses pour nos armes, l'ennemi a été forcé de repasser les frontières. On espère que le gouvernement fera publier demain les relations officielles de ces affaires glorieuses.

— Suivant le rapport des prisonniers suédois fait à Nexeloe, le 27 mai, le vaisseau auquel ils appartenaient était un cutter suédois de 8 canons, armé en corsaire. On a appris d'eux, avec autant d'étonnement que d'indignation, que leurs ordres portaient de débarquer par-tout où ils le pourraient, de prendre tout ce qui se trouverait à leur portée, et si les habitants ne leur donnaient pas, de bonne grâce tout ce qu'ils possédaient, de mettre le feu aux maisons. De pareils ordres ne peuvent décider du sort de la guerre, puisque des particuliers seuls en souffrent; mais ils font connaître les sentiments de l'ennemi. (Publiciste.)

Altona, le 14 juin.

Dès le matin des salves d'artillerie, qui ont été répétées à midi et dans la soirée, ont annoncé l'anniversaire de la bataille de Friedland, qui est en même temps celui de la bataille de Marengo. Toutes les troupes françaises à Altona et à Hambourg ont pris les armes, et ont exécuté de grandes manœuvres. (Journal de l'Empire.)

HONGRIE.

Semlin, le 31 mai.

Un corps d'armée autrichien de 60,000 hommes se rassemble dans nos environs pour former une ligne de démarcation. Le régiment d'infanterie Esterhazy, qui était en garnison à Pest, est arrivé le 21 de ce mois à Péterwaradin, où se rend aussi le régiment Aussenberg. Le 26, une partie du régiment d'infanterie Jean Jellachich, et une division de grenadiers sont arrivées à Ruma. Le même jour, le régiment de dragons, prince de Wurtemberg, est arrivé à Panscorva. Cinq bataillons des régiments de frontière dans la Slavonie, le Bannat et la Sirmie, ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher au premier signal. On approvisionne tous les magasins. Il va se former un camp de quelques mille hommes à Weiskirchen, dans le Bannat. (Idem.)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 8 juin.

LL. MM. II. sont attendues ici pour le 15. On parle d'un grand conseil d'état qui se tiendra ici le 14, auquel assisteront les archiducs et les gouverneurs des provinces qui ont été appelés à Vienne. Le résultat des délibérations sera soumis à S. M. à son arrivée.

On remplace en ce moment les anciens billets de banque par de nouveaux. Ceux d'un florin sont déjà mis hors de la circulation. Les nouveaux billets sont de 2, 5, 10, 25, 50, 100 et 500 florins.

On a transporté, ces jours derniers, sur des charriots, les soldats qui se rendent de la Haute-Autriche en Hongrie pour travailler aux fortifications de Commar.

L'archiduc, grand-duc de Wurtemberg, vient d'arriver dans cette capitale, où il se propose de faire un séjour de quelques mois. On assure que le jeune grand-duc héritier et les deux princesses, ses sœurs, vont également venir ici.

Parmi d'autres étrangers d'un haut rang qui sont arrivés ici, on remarque la duchesse régente de Saxe-Meiningen.

(Journal de l'Empire.)

Ratisbonne, le 10 juin.

Le monument de Kepler sera très-prochainement achevé. Le 28 mai, on y a placé le beau bas-relief exécuté par M. Dannecker, à Stuttgart, lequel représente un génie levant un coin du voile dont l'astronomie est enveloppée. Il ne reste plus, pour terminer le monument, qu'à placer le buste de Kepler au-dessus de ce bas-relief, dans la rotonde du petit temple.

(Journal du Commerce.)

BAVIÈRE.

Munich, le 13 juin.

LL. AA. RR. le prince et la princesse héréditaire de Wurtemberg sont partis aujourd'hui pour Stuttgart. (Idem.)

Augsbourg, le 13 juin.

Tout est en mouvement dans notre ville. Plusieurs courriers sont arrivés hier et ce matin avec la nouvelle que le prince royal de Wurtemberg et la princesse Charlotte, son épouse, partent aujourd'hui à midi de Munich, et arriveront ce soir dans notre ville. Ils seront reçus au bruit du canon et avec toutes les autres solennités usitées en pareille circonstance. La cavalerie bourgeoise, nouvellement organisée, recevra LL. AA. au pont du Lech près de Fridberg; toute notre garnison sera en haie dans les rues. La grande rue de Maximilien sera illuminée de la manière la plus brillante.

Demain matin le prince royal assistera à une grande manœuvre, que le lieutenant-général baron de Wreden commandera; elle aura lieu sur la grande plaine à l'ouest de la ville, et sera exécutée par les régiments Prince Charles, infanterie; les cheval-légers et l'artillerie à cheval. Le départ de LL. MM. pour Stuttgart par Ulm, aura lieu demain à midi.

— Les denrées coloniales ont éprouvé ici, depuis trois jours, une grande baisse, qui a également lieu dans toutes les places de commerce en Souabe, en Franconie, en Bavière, etc. Des estafettes expédiées par des maisons de commerce, arrivent et partent à tout instant. Plusieurs maisons s'empressent de se défaire des provisions qu'elles avaient accumulées dans leurs magasins, ce qui fait présumer une baisse encore plus considérable. Les lettres de commerce qui nous arrivent depuis deux jours de Vienne, contiennent à-peu-près les mêmes détails. Tous ces faits prouvent, dit la gazette d'Augsbourg, que la hausse extraordinaire des marchandises des colonies tenait à des spéculations hasardeuses. (Idem.)

— Une foule de personnes de distinction de la Haute et de la Basse-Souabe se sont rendues à Munich pendant les fêtes du mariage de notre princesse royale avec le prince de Wurtemberg.

— L'électeur de Trèves part pour Salzbourg, où il se propose d'avoir une conférence avec le duc Albert de Saxe-Teschen, son frère.

— Le grand-duc de Bade s'occupe sans relâche de l'amélioration des établissements d'instruction publique dans ses Etats. Il vient entre autres d'accorder de nouveaux avantages à l'Université de Fribourg, et d'augmenter le traitement des instituteurs des écoles primaires dans tout le grand-duché.

Le conseiller de légation prussien, M. de Kauffmann, après avoir exécuté les ordres qu'il avait reçus de sa cour relativement à la destruction des archives de Brandebourg à Ratisbonne, a donné sa démission, et est entré au service du roi de Wurtemberg. (Publiciste.)

Du 15.

Les denrées coloniales éprouvent ici, depuis quelques jours, une grande baisse, qui a également lieu dans toutes les autres places commerciales en Souabe, en Franconie, en Bavière, etc. Des estafettes expédiées par des commerçants, arrivent et partent à tout instant. Plusieurs spéculateurs s'empressent de se défaire des provisions qu'ils ont accumulées, ce qui fait présumer une baisse encore plus considérable. (Journal de l'Empire.)

INTÉRIEUR.

Saint-Malo, le 15 juin.

Le 12 de ce mois, cinq péniches anglaises envoyées et soutenues par trois corvettes, tentèrent de s'emparer d'un navire français qui avait été forcé par lesdites corvettes de venir s'échouer dans le havre de Roteneuf. Mais les préposés des douanes, toujours à leurs postes, les gendarmes et les autres militaires firent un feu si soutenu contre l'ennemi, qu'il fut obligé de reprendre le large, et de se retirer avec tant de précipitation qu'il a laissé sur le navire échoué un chapeau et une giberne de 18 cartouches. Un des préposés a été blessé. Depuis ce temps, une des corvettes a quitté nos parages, pour aller déposer ses blessés à Jersey.

Paris, le 23 juin.

MINISTÈRE DU TRÉSOR-PUBLIC.

Paiement de la dette publique, à effectuer à Paris, du lundi 27 juin 1808, au samedi 2 juillet, savoir:

DETTE VIAGÈRE ET PENSIONS.

Semestre échu le 22 juin 1808.

Dette viagère.

(1^{re} classe ou sur une tête.)

Bureaux	1 du n° 1 au n° 1000	700
	2 du n° 11501 à	12200
	3 du n° 23001 à	23700
	4 du n° 34501 à	35200
	5 du n° 46001 à	46700
	6 du n° 57501 à	58400

(2^e classe ou sur 2 têtes.)

	7 du n° 1 à	600
	8 du n° 16001 à	16700
	(3 ^e et 4 ^e classes ou sur 3 et 4 têtes.)	
	11 du n° 1 à	200

Pensions ecclésiastiques.

Bureaux	9 du n° 1 à	800
---------	-------------	-----

Pensions civiles.	
10 du n° 1 à	700
Pensions nouvelles intégrales.	
10 du n° 1 à	300
Pensions des veuves des Défenseurs de la Patrie.	
11 du n° 1 à	700

Les lundi 27 juin, et vendredi 1^{er} juillet.

N. B. Le tableau ci-dessus est le développement des numéros portés dans la 2^e colonne de l'affiche générale, comme devant être payés dans la 2^e semaine. — (Voyez le Moniteur du 8 juin.)

CINQ POUR CENT CONSOLIDÉS.

Semestre échu le 22 mars 1808.

Bureaux	
1. A. P.	Tous numéros.
2. D. du n° 1 à	43502
3. C. H.	Tous numéros.
4. M. N. O.	Idem.
5. C. K.	Idem.
6. L.	Idem.
7. Q. R. U. V. W.	Idem.
8. B.	Idem.
9. E. I. J. S.	Idem.
10. F. T. X. Y. Z.	Idem.
11. D. du n° 43503 à	la fin.

Le mardi 28 juin.

PAIEMENT DES SEMESTRES ARRIÉRÉS.

Dette viagère, et Pensions de toute nature.

Le mardi 29 juin, depuis le 2^e semestre an 11 jusqu'au semestre échu le 22 décembre 1807, inclusivement, par tous les bureaux.

N. B. Les jeudi 30 juin, et samedi 2 juillet 1808, sont réservés dans tous les bureaux pour la vérification des paiements dans les départements.

Les bureaux de paiement seront ouverts à neuf heures du matin.

CAISSE D'AMORTISSEMENT.

Le conseiller-d'état directeur-général de la caisse d'amortissement prévient le public que, par un avis confirmatif du 15 juin, la caisse a eu connaissance de l'expédition de Florence, le 13 du même mois, d'un paquet contenant quatre-vingt-dix-huit mille quatre cent soixante-onze francs quatre-vingt-quinze centimes d'effets en lettres de-change, payables à Paris, et endossés au profit de ladite caisse, par M. Sombeault, receveur-général des contributions de la Toscane. Comme ce paquet ne lui est point parvenu, le public est prévenu de ne point acquitter ni escompter aucun des effets composant la susdite somme, à moins qu'ils ne soient présentés, revêtus de l'acquit de M. Dubois, en sa qualité de directeur-général, et par lequel un de connu de sa part, sans quoi le paiement ou l'escompte ne sera pas reconnu comme valable. Ceux à qui ils seraient présentés sont priés de les retenir et d'en donner avis.

LITTÉRATURE LATINE.

Discours de Cicéron, traduits et analysés par M. Henry, chef d'Ecole secondaire, tome premier (1).

Cicéron est un de ces personnages sur lequel il semble qu'il ne reste plus rien à dire depuis long-tems. Ce grand-homme appartenait tellement à l'histoire, à la philosophie, à l'éloquence, qu'il suffit d'avoir de l'un ou de l'autre une teinture légère pour connaître plus ou moins Cicéron. Malgré cela, il reste encore à faire un excellent ouvrage où Cicéron, présenté successivement comme orateur, comme philosophe et comme homme d'état, offrirait en lui la réunion la plus étonnante des qualités qui distinguent éminemment l'homme d'état : le philosophe et l'orateur. Né dans un rang obscur, on sait qu'il devint, par son génie, l'égal de Pompée, de César et de Caton. Il gouverna et sauva Rome ; il fut vertueux dans un siècle de crimes, défenseur des lois dans l'anarchie, républicain parmi des grands qui se disputaient le droit d'être oppresseurs ; enfin, après avoir défendu soixante ans les particuliers et l'Etat, cultivé les lettres, la philosophie, l'éloquence au milieu des orages, des succès et des malheurs, il périt victime des factions et d'un monstre à qui il avait servi de protecteur et de père. Mais les détails qui concernent l'homme public et le philosophe, sont étrangers à cet article : il ne s'agit ici que de l'orateur.

Considérée sous ce dernier rapport, la supériorité des talens de Cicéron est incontestable, et se manifeste dans tous ses discours. Son exorde est généralement régulier ; il prépare adroitement son auditoire et le dispose en sa faveur. Sa méthode est claire ; ses preuves sont présentées dans le meilleur ordre possible ; c'est même un de ses principaux avantages sur Démosthènes. Chaque chose occupe la place qui lui convient. Il s'efforce de convaincre, avant de songer à émouvoir. Personne n'a connu comme lui la force et le pouvoir

des mots. Toujours abondant, toujours harmonieux, jamais brusque, son sujet s'étend à son gré sous sa plume, ses périodes s'enchaînent, et sa phrase marche avec une pompe et une magnificence qui sent trop quelquefois la recherche et le travail. Quoique trop diffus en général, il sait se varier avec art, et toujours d'une manière convenable à son sujet. Lorsqu'un objet important exaltait son ame et exigeait de la force et de l'indignation, il abandonnait le ton déclamatoire, et le remplaçait par la force et la véhémence ; et l'homme vraiment éloquent qui foudroie Antoine, Verrès et Catilina, n'est plus l'orateur fleuri, l'écrivain élégant qui parlait pour Marcellus, pour Ligarius, ou pour le poète Archias.

Ce grand orateur n'est cependant point exempt de défauts ; et il est d'autant plus nécessaire de les indiquer, qu'il offre, dans tout le reste, un modèle si parfait, qu'il entraînerait aisément les jeunes gens dans une imitation fautive. L'art est trop sensible dans la plupart de ses discours : il y est même poussé quelquefois jusqu'à l'ostentation. Souvent il se montre plus jaloux de se faire admirer que de se faire croire de ses auditeurs ; aussi est-il alors plus brillant que solide, et diffus, lorsqu'il devrait être serré et pressant. Ses phrases sont toujours harmonieusement cadencées, jamais trop monotones cependant, parce qu'il en sait habilement varier la cadence. Mais, trop curieux de charmer l'oreille, il sacrifie souvent la force à la richesse du nombre. Malgré l'importance réelle des services qu'il avait rendus à son pays, malgré l'injustice qui le forçait de les retracer quelquefois, on lui peut reprocher cependant d'avoir été trop souvent son propre panégyriste. C'est un tort sans doute ; c'est même, si l'on veut, un petit ridicule dans un si grand homme ; pardonnons-lui pourtant, dit à ce sujet M. de Laharpe, et sur-tout après son exil ; songeons qu'il eut sans cesse à combattre la jalousie et la haine, et rappelons-nous qu'un grand-homme persécuté a des droits que n'a pas le reste des hommes.

Au surplus, les défauts que nous venons de relever dans la manière habituelle de Cicéron (défauts qui tiennent en lui à des qualités bien précieuses, la fécondité de l'imagination et l'admirable souplesse du style), ne sont presque pas sensibles dans les trois discours dont M. Henry nous donne aujourd'hui une traduction nouvelle ; mais il faut convenir aussi que ce sont trois chefs-d'œuvre, qui suffiraient pour établir à jamais la réputation de l'orateur romain, et la gloire de l'écrivain français assez heureux pour faire passer dans sa langue les beautés nombreuses, et souvent inimitables du style de Cicéron, qui, toujours maître de ses sujets, savait, en traitant tous les genres, prendre le ton et garder la mesure de chacun.

Quoique tous les discours de ce grand orateur soient, à très-peu de chose près, également dignes d'admiration, il en est cependant quelques-uns spécialement consacrés à l'instruction de la jeunesse, et dont la réputation est vraiment classique. Nos maîtres ont sur-tout fixé leur choix sur ceux de ces discours où les intérêts particuliers se trouvent invinciblement liés au grand intérêt de l'Etat ; ce sont ceux, en effet, où la belle ame de Cicéron semble prendre un essor plus hardi, et s'élever à des beautés d'un ordre supérieur. Les *Verrines*, les *Catilinaires*, quelques *Philippiques* ; les harangues pour *Milon*, pour la loi *Manilia*, etc., sont des monumens d'éloquence à-la-fois et de politique, où l'on ne sait lequel on doit le plus admirer du grand orateur, ou du défenseur intrépide des lois de son pays. Le choix de M. Henry s'est arrêté à trois discours seulement : pour *Milon*, pour *Marcellus*, pour la loi *Manilia* ; mais ces trois discours tiennent le premier rang parmi les chefs-d'œuvre oratoires de Cicéron ; ce sont presque les seuls que l'on connaisse bien en sortant du collège ; mais ils suffisent pour inspirer à des élèves studieux le désir d'en connaître d'autres, et c'est tout ce que l'on peut se proposer dans le court espace d'une année scolaire, consacrée à l'étude de la rhétorique. Le plaidoyer pour *Milon* passe avec raison pour le plus beau que Cicéron ait fait ; il fut loin cependant d'obtenir le succès qu'avaient ordinairement ceux de l'orateur. La délicatesse de la cause, l'importance de l'accusé, le crédit du défenseur, tout imposait ici à Cicéron l'obligation de se surpasser lui-même ; et c'est pour cela, sans doute, qu'il resta si évidemment au-dessous de ce qu'on avait droit d'attendre de lui dans une pareille circonstance. Intimidé par l'appareil extraordinaire déployé au Forum, par la multitude innombrable qui le remplissait, et par la crainte (il faut le dire) d'indisposer Pompée, ennemi connu de *Milon*, Cicéron se troubla, fut quelque tems à se remettre, et parvint à peine à se faire entendre d'une populace qui, excitée par la faction de Clodius, étouffait par des cris de fureur la voix du défenseur de *Milon*. Ainsi, le discours que nous avons, n'est pas celui que Cicéron prononça : c'est un nouvel ouvrage, travaillé sans doute sur le plan de la première défense, mais enrichi de tout ce que le style le plus soigné

lui pouvait ajouter de force et d'énergie. Aussi lorsque *Milon* reçut à Marseille, lieu de son exil, le plaidoyer de Cicéron, tel qu'il nous a été transmis, écrivit-il à son défenseur : *si vous aviez parlé ainsi, je ne mangerais pas à Marseille de si bon poisson.*

On conçoit, d'après les circonstances difficiles où se trouvait l'orateur, que l'important pour lui était d'obtenir d'abord d'être entendu, et qu'il ne pouvait y parvenir qu'à la faveur d'un exorde, qui fût un chef-d'œuvre de politique et d'adresse. Cicéron excellait dans cette partie de l'art ; mais c'est ici sur-tout que son talent le place au-dessus de tous les orateurs. Je vais citer quelques fragmens de ce magnifique début, pour donner en même tems au lecteur une idée du style de M. Henry.

« Magistrats, quoique j'appréhende qu'il ne soit honteux de montrer de la crainte, en commençant à parler pour un citoyen plein de courage, et qu'il n'y ait de la faiblesse à ne pouvoir porter dans la cause de *Milon* une grandeur d'ame égale à la sienne, lorsque lui-même paraît moins alarmé sur son sort que sur le salut de la république ; cependant, je l'avoue, cet appareil nouveau me trouble et m'intimide ; et mes regards, de quelque côté qu'ils s'arrêtent, ne retrouvent plus les anciens usages du barreau, ni la forme accoutumée des jugemens. Vos sièges ne sont plus, comme autrefois, entourés d'un cercle nombreux ; et je ne vois point aujourd'hui cette affluence ordinaire de nos concitoyens.

« Ces gardes que vous apercevez à l'entrée de tous ces temples, quoique destinés à empêcher la violence, ne sauraient cependant encourager un orateur : leur présence dans cette place et autour de votre tribunal, malgré qu'elle soit utile et nécessaire, nous inspire néanmoins une sorte d'inquiétude, dont nous ne pouvons nous défendre. Si je croyais que ces mesures fussent dirigées contre *Milon*, je céderais au tems, bien convaincu que la voix de l'orateur doit se taire au milieu du tumulte des armes. Mais ce qui me rassure et m'enhardit, c'est la sagesse et l'équité de Pompée : il est trop juste pour abandonner au glaive des soldats un accusé qu'il a traduit au tribunal des juges, et trop prudent pour armer de l'autorité publique l'audace d'une multitude téméraire et sans frein.

« Ainsi ces armes, etc. »

Je ne m'arrêterai point à faire observer l'art admirable qui regne dans cet exorde, comme dans toutes les autres parties de ce beau discours ; c'est un soin d'ailleurs que M. Henry a pris lui-même, dans l'analyse oratoire des discours qu'il a traduits. Ce n'est pas au texte, c'est à la traduction que j'ai principalement affaire ici ; et je remarquerai d'abord que le traducteur, qui paraît avoir fait une étude raisonnée du style de Cicéron, s'efforce habituellement de donner à notre prose la rondeur et le nombre de la période latine. Mais il a plus d'une fois éprouvé sans doute, que la majesté tant soit peu verbale de la période cicéronienne est précisément ce qu'il y a de plus incompatible avec le génie de notre langue, qui, sans cesse entravée dans sa marche, n'arrive cependant jamais assez tôt à son but, au gré de l'impatience française. Pour donner plus de grâce à son allure et de rapidité à sa marche, il faut fréquemment couper les phrases, suspendre le sens ; et rien de plus opposé alors au génie de la langue latine et au style de Cicéron en particulier. Dans le premier cas, on devient lourd, diffus, traînant ; et l'on est, dans le second, sec, aride, décharné. Il faut le plus grand talent et le bonheur le plus rare pour se sauver entre ces deux écueils : cela seul explique pourquoi les tentatives des traducteurs français de Cicéron ont été généralement si malheureuses jusqu'ici.

Que M. Henry ne s'étonne donc point, si ce qu'il donne modestement pour un *essai* paraît susceptible encore d'une révision sévère de sa part. Il a fait assez bien, pour être tenu de faire mieux encore ; il le peut, il le doit, et le fera, sans doute, puisqu'il interroge de si bonne foi l'opinion publique. Il sentira, par exemple, que la fidélité au sens du texte, devoir rigoureux dans tous les traducteurs, n'est qu'un mérite accessoire, dans le traducteur des discours de Cicéron. Il s'agit ici d'être *fidèle* à l'harmonie de la phrase, aux mouvemens du style, à l'ordonnance, aux couleurs, aux nuances même des tableaux ; à l'attitude quelquefois d'une expression, si pittoresque dans l'endroit où elle se trouve, qu'il est impossible de la déplacer, sans détruire tout l'effet d'un morceau. Je me bornerai à un seul exemple, et je le tire de l'endroit de cette belle harangue, où Cicéron met sous les yeux des juges le tableau contrasté du cortège qui accompagnait *Clodius* et *Milon*.

Si hac non gesta audiretis, sed picta videretis, tamen appareret uter esset insidiator, uter nihil cogitaret mali, cum alter videretur in rheda pennulatus, una sederet uxor. Quid horum non impedisset? Vestitus, an vehiculum, an comes? Quid minus promptum ad

(1) Un vol. in-12. — A Paris, chez Mme veuve Nyon, place de la Monnaie ; et chez l'auteur, rue des Batailles, à Chaillot.

SCIENCES MÉDICALES.

pugnam, quum penulā irretitus, rheddā impeditus, uxore penē constrictus esset? Videte nunc illum, primum egredientem ē villā, subitō; cur? vesperi: quid necesse est? Tardē. Quā convenit, id praesertim temporis? Devertit in villam Pompeii. Pompeium ut videret? Sciebat in Alsiensi esse. Villam ut perspiceret? Millies in eā fuerat. Quid ergo erat morā et tergiversationis? Dum hic veniret, locum relinquere noluit, etc.

Qui ne sent, à la simple lecture d'un pareil morceau, tout ce qu'il résulte de beautés, de l'art avec lequel l'orateur a su faire contraster les mots, de manière que Cicéron réalise sa propre pensée, et nous montre en effet un tableau, au lieu de nous faire entendre un récit? Quelle opposition savante entre les phrases qui décrivent le cortège embarrassant, la suite nombreuse de Milon, et ces monosyllabes qui peignent si bien l'impatience de Clodius, et la précipitation du crime? Plus à son aise ici, et mieux secondé par la langue française, M. Henry s'est assez heureusement tiré de cette partie de la narration.

« Si ce n'était point un récit fidèle que vous allez entendre, mais seulement une peinture exposée à vos yeux, il vous serait encore facile de distinguer l'agresseur d'avec celui qui, enfermé dans un char, couvert d'un manteau, ayant sa femme à ses côtés, paraissait peu disposé à une attaque. En effet, on ne sait ce qu'il y a ici de plus embarrassant, du vêtement, de la voiture ou de la compagne. Quoi de moins propre pour un combat, que la situation d'un homme enveloppé d'un manteau, resserré dans un char, et comme enchaîné dans les bras d'une épouse? Voyez d'un autre côté, son adversaire; c'est de sa maison qu'il sort; il en sort brusquement; pourquoi? Sur le soir; par quelle nécessité? Si tard; pour quel motif, sur-tout dans cette saison? Il voulait passer par la maison de Pompée; était-ce pour le voir? Il savait qu'il était à Alsiens. Pour voir sa maison de campagne? Il y avait été mille fois. Pourquoi donc ces lenteurs, ces hésitations? C'est qu'il ne voulait point s'éloigner pendant que Milon approchait. »

Cette traduction qui laisse en général peu de chose à désirer, gagnerait cependant à être resserrée encore. Le tableau aurait plus de mouvement, et le contraste serait plus facile à saisir. Voyons maintenant un morceau qui exige de la force, de la véhémence, et choisissons, parmi tant de beaux morceaux dans cette belle harangue, celui où l'orateur, après avoir habilement préparé les esprits par l'ensemble des preuves et la force des raisonnemens, ose introduire Milon s'applaudissant du meurtre de Clodius.

« Si donc Milon, tenant à la main son épée encore sanglante, paraissait au milieu de vous et s'écriait : Romains, écoutez-moi : oui, j'ai tué Clodius. C'est avec ce bras, c'est avec ce fer que j'ai écarté de vos têtes les fureurs d'un scélérat qui ne craignait ni le frein des lois, ni l'autorité des jugemens; c'est en l'immolant que je vous ai conservé vos droits, l'équité, la justice, la liberté, l'honneur. Si Milon tenait ce langage, aurait-il à craindre que l'on blâmât sa conduite? Et en effet est-il quelqu'un aujourd'hui qui ne l'approuve, qui ne lui donne même des louanges, qui ne pense, qui ne publie hautement que jamais homme n'a rendu à la République un service plus signalé, ni donné au peuple romain, à l'Italie, à toutes les nations un plus grand sujet de joie? J'ignore quelle a pu être celle de nos ancêtres dans les grands succès; mais, de nos jours, les victoires de nos plus illustres généraux n'ont jamais répandu dans cette ville une plus vive allégresse, ni promis une joie plus durable. »

Ce qui doit singulièrement encourager M. Henry à perfectionner et à poursuivre son grand ouvrage, c'est qu'il soutient parfaitement ici la comparaison avec Laharpe, qui a traduit ce même morceau; et quoique l'on accorde généralement à l'auteur du *Cours de Littérature*, plus de zèle pour la gloire des anciens, que de talent pour les bien traduire, il faut être assez juste cependant pour reconnaître et pour dire, que notre littérature n'aurait point à rougir d'une traduction complète de *Cicéron*, semblable aux fragmens dispersés dans ce même *Cours*. Je crois, au surplus, l'entreprise au-dessus des forces d'un seul homme; il est impossible qu'un seul et même esprit réunisse cette prodigieuse variété de talent qui distingue le discours de Cicéron; cette heureuse abondance de style, qui sera toujours l'écueil des traducteurs, parce qu'aucune de nos langues modernes ne saurait l'atteindre jamais. M. Henry a donc très-bien fait de se borner à quelques discours seulement: il nous promet encore les *Catilinaires*, et tout doit l'engager à nous tenir sa parole. Il est beau de voir ceux qui président à l'instruction de la jeunesse, diriger leurs travaux, vers ce but respectable, au lieu de chercher, des succès étrangers à leur noble profession.

AMAR.

Nouveaux élémens de thérapeutique et de matière médicale, suivis d'un nouvel Essai sur l'art de formuler, et d'un Précis sur les eaux minérales les plus usitées; par J. L. Alibert, médecin de l'hôpital Saint-Louis et du Lycée Napoléon, membre de la Société de l'Ecole, et de celle de médecine de Paris, etc. (1).

A mesure que les matériaux d'une science s'agrandissent et se multiplient, il est nécessaire de les ranger dans un ordre régulier et méthodique, de les classer et de les enchaîner dans leurs rapports naturels. On abrège ainsi les travaux et la route de ceux qui commencent leur instruction. Les vérités les plus précieuses échapperaient à la mémoire, si elles restaient confusément accumulées. De là vient que les ouvrages élémentaires demandent à être composés par les hommes les plus éclairés, parce qu'ils connaissent mieux que d'autres la marche et les progrès successifs du développement de nos idées. Sous ce point de vue, le livre de M. Alibert sera lu et approuvé par tout le monde, soit par rapport aux faits qu'il contient, soit par rapport à la manière dont ils sont présentés.

La matière médicale est une science qui s'occupe de la connaissance des remèdes et de l'étendue des effets qui résultent de leur action sur le corps humain. Elle enseigne l'art de rétablir l'ordre dans les fonctions de l'économie vivante avec des agens particuliers qu'on désigne sous le titre de *médicamens*. On voit déjà que cette intéressante branche de la médecine pratique se divise en deux parties. L'une traite historiquement des substances ou moyens pharmaceutiques que la nature emploie pour ramener le calme dans les organes. L'autre a pour objet d'apprécier convenablement l'action de ces substances ou de ces moyens.

Dans son discours préliminaire, M. Alibert fait sur-tout bien sentir l'influence heureuse que la physiologie exerce sur la matière médicale. Les vues philosophiques d'après lesquelles il considère cette science, nous paraissent lui donner des fondemens inébranlables. Citons ses propres expressions: sa manière d'écrire est pleine de précision et d'énergie.

« Des élémens de thérapeutique (dit-il) ne sauraient mieux commencer que par l'exposition de cette grande loi de l'économie animale, qui fait qu'elle se conserve, et qu'elle résiste aux causes destructives qui la menacent, autant que le permet sa propre énergie; l'existence de cette loi est aussi positive pour un observateur attentif, que celle de certaines lois de la végétation ou du globe terrestre: semblable à cette force suprême qui, dans la mécanique des mouvemens célestes, retient les planètes dans leurs orbites, et que Descartes tenta vainement d'expliquer, elle régit, dans le corps humain, cette réunion admirable de systèmes, qui, par leur structure, leur accord, leur dépendance réciproque, et le noble commerce de leurs fonctions, concourent à former le plus bel édifice vivant de la nature. C'est par elle que chaque organe s'y élève avec ses attributs, ses sensations, ses besoins, ses sympathies. Cette loi générale est donc le point de vue d'où le médecin doit partir pour descendre ensuite à ses applications particulières, et apprécier toute l'influence qu'elle peut avoir sur la naissance, la marche et la terminaison des maladies. »

M. Alibert a très-bien déterminé les rapports de la matière médicale avec les autres branches des connaissances humaines; il en a marqué les limites avec autant de justesse que de sagacité. On sait qu'en général ceux qui cultivent ou affectionnent une science, lui donnent l'esprit d'ambition naturel à l'homme. On la voit entre leurs mains faire des incursions dans d'autres domaines, s'emparer d'élémens étrangers, être enfin dominée par le désir continu des conquêtes. La matière médicale si long-temps subjuguée par la physique, la chimie, la botanique, voit enfin circonscrire ses relations. Elle a besoin d'être recréée et de révéler une forme nouvelle: *Instauratio facienda est ab imis fundamentis*. M. Alibert a sur-tout perfectionné la langue de cette science. Cette langue était défectueuse; quelles expressions bizarres n'employait-on pas pour exprimer les effets des médicamens? « Un langage clair et précis, dit-il, est le signe le plus infaillible des progrès que font les connaissances humaines. J'ai fait mes efforts pour purger la thérapeutique d'une foule d'expressions barbares qui servent de retranchemens à l'ignorance. J'ai suivi la marche rigoureuse et mesurée de l'analyse: la méditation devient plus fé-

conde quand elle ne s'écarte point des méthodes, et les vérités bien ordonnées pénètrent mieux dans les bons esprits. »

Il serait trop long du reste de vouloir donner ici une analyse complète de l'ouvrage que vient de publier M. Alibert. Le premier volume contient principalement l'histoire des médicamens qui agissent spécialement dans les maladies de l'appareil digestif, dans celles des voies urinaires, du système de la respiration et de celui de la circulation. Lorsqu'on lit ce que l'auteur enseigne sur l'emploi des toniques, des émétiques, des purgatifs, sur les remèdes à employer pour combattre le développement des vers dans l'intérieur des organes gastriques, pour chasser, arrêter ou neutraliser les poisons; lorsqu'on médite ce qu'il a écrit sur les diurétiques, les expectorans, etc., on est constamment intéressé par l'intérêt de la matière, par la sagesse de la méthode, par la clarté, l'élégance du style, et par la solidité de l'instruction. Mais les additions que M. Alibert a faites au deuxième volume de son ouvrage, méritent particulièrement d'être remarquées. Ces additions se rapportent principalement au système nerveux dont les fonctions sont les plus nobles et les plus importantes de l'organisation animale. Ses premières vues se dirigent vers le cerveau qui est l'instrument et le centre des opérations intellectuelles. C'est en effet par le pouvoir de ce merveilleux organe que l'homme conserve la plus merveilleuse des suprématies sur tous les êtres dont se compose le monde vivant. Il faut lire sur-tout ce que l'auteur a écrit sur les dimensions symétriques du cerveau et de tout le système sensible; sur le véritable siège de la faculté pensante et les lois de l'unité sensitive. Les métaphysiciens liront avec fruit le résultat des études de M. Alibert, sur les fonctions du cerveau. En effet si l'on considère ce merveilleux organe sous un point de vue absolument physique, son état de mollesse contraste singulièrement avec le caractère fugitif de ses opérations, et son état massif avec la vivacité de son action principale. M. Alibert a analysé avec le plus grand soin toutes les lois de la puissance nerveuse, et tous les agens qui modifient ces mêmes lois, tels que le pouvoir de l'imitation, celui de l'habitude, des saisons, du climat, etc., tous ces points de vue convenablement approfondis mènent à la thérapeutique d'une foule de maladies fort mal étudiées jusqu'à ce jour.

Forcés de nous restreindre dans l'analyse que nous donnons de cet ouvrage, nous nous bornons à indiquer aux lecteurs l'histoire des moyens pharmaceutiques appliqués aux différentes altérations des organes sensibles, tels que l'organe de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, aux maladies de l'organe de la génération chez l'homme et chez la femme, etc. Le livre de M. Alibert est terminé par un excellent traité sur l'art de formuler, et par un précis sur les eaux minérales les plus renommées de l'Europe. Ce précis sera fort utile à ceux qui se rendent à Barèges, à Bagnères de Luchon, à Cauterets, à Saint-Sauveur, à Bourbon-l'Archambault, à Saint-Amand, à Plombières, etc., ou dans d'autres lieux pour y rétablir leur santé. Rien de plus judicieux qu'un chapitre dans lequel M. Alibert donne des conseils à ceux qui font usage des eaux minérales. En général, nous pensons que ce livre est très-propre à former l'esprit des élèves, et qu'il pourra même éclairer les savans; on ne peut que louer un auteur qui est aussi recommandable par ses lumières que par l'usage qu'il en fait. Il ajoute à la réputation qu'il s'est déjà faite par son grand et beau travail sur les maladies de la peau.

A. B. D. M.

SPECTACLES.

Jusqu'à ce moment le Théâtre de l'Impératrice paraît devoir se féliciter d'avoir transplanté ses pénates; les devoirs de l'hospitalité ont été remplis avec soin dans la nouvelle patrie qu'il a reçue; les visites qui lui ont été faites ont été nombreuses; empressées, amicales; on a d'abord désiré connaître l'intérieur de la maison nouvellement décorée; aujourd'hui l'on y revient pour ceux qui l'habitent, par intérêt plus que par curiosité; et il ne s'agit plus pour que ces nouveaux locataires voient chez eux se former chaque soir des cercles nombreux et brillans, que de s'attacher sans relâche à faire bien les honneurs de leur maison.

L'Opéra italien était sur-tout inquiet de sa nouvelle destinée; non qu'il redoutât l'absence de ses fideles et la rigueur de ses nouveaux auditeurs; mais il est vrai de dire qu'avant de sentir tout le prix de ces concerts en action, nommés *opéras bouffons*, il faut s'être un peu familiarisé avec eux, s'être déterminé à de nombreux sacrifices, avoir préparé sa raison et son goût à d'étranges surprises, et s'être enfin décidé à acheter un petit nombre de morceaux supérieurs d'une composi-

(1) Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. Deux gros vol. in-8°. — Prix, 16 fr.

A Paris, chez Crapart, Caille et Ravier, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n° 17.

tion charmante, au prix de quelques heures données à un froid récitatif, à des scènes sans but, à des pièces sans intérêt et sans action.

Les amateurs zélés de la musique italienne, les incorruptibles, les purs, les *dilettanti*, comme ils s'appellent, en se désignant eux-mêmes par une expression qui peint leurs jouissances, n'entendent point raison sur les défauts que nous trouvons aux poèmes italiens : il en est qui poussent le zèle pour le compositeur, jusqu'à redouter un poème moins absurde qu'un autre ; ils craignent que l'esprit un moment occupé fasse perdre à l'oreille quelque chose du charme qu'on lui prépare ; si l'attention est partagée, et si l'on entend autre chose qu'une combinaison de sons agréables ou savans, rehaussée par le prestige d'une exécution brillante, ils ne sont pas satisfaits. Il sera de long-tems difficile d'amener les Français à cette entière abnégation de toutes les facultés de leur esprit, pour ne sacrifier qu'au seul plaisir d'un sens qu'ils ont tout aussi délicat et aussi difficile que tout autre peuple ; car il est à remarquer que si le Français n'a pas généralement le don d'une voix juste et mélodieuse, si le peuple ne semble pas naître avec une organisation musicale, comme cela paraît être le propre des Allemands et des Italiens, cependant son oreille est d'une grande justesse, et son goût à cet égard est d'une rigueur et d'une sévérité qui plus d'une fois a déconcerté de célèbres virtuoses étrangers.

L'Opéra-Buffera fera donc très-bien, sur-tout dans son nouveau domicile, de veiller à ce que les ouvrages qu'il donnera se rapprochent le plus possible de la coupe de nos opéras français, et de la raison dramatique aux règles de laquelle ils sont assujettis ; ainsi c'était un très-bon choix pour la troupe italienne, que le *Nozze di Figaro* pour leur début. Le parterre s'est singulièrement amusé à reconnaître Beaumarchais sous le brillant déguisement que lui a prêté Mozart : ce bel opéra a été exécuté avec un ensemble parfait ; l'orchestre a été ce qu'il est toujours, un modèle dans le genre si difficile de l'accompagnement. Barilli peu favorablement placé dans le rôle de Figaro, a cependant été très-applaudi, et sa femme pour laquelle le rôle de la comtesse, moins l'air postiche du quatrième acte, semble avoir été écrit, a failli être exposée à chanter tout son rôle deux fois, tant à chaque morceau on était enchanté de la première. Cet ouvrage a particulièrement plu à raison de l'étonnante fidélité du compositeur allemand au sens et à l'esprit de la situation, à l'esprit et au sens du dialogue ; à en rendre toutes les intentions, toutes les finesses, à les indiquer dans sa déclamation chantée, ou dans le jeu brillant et varié de son orchestre. Les auditeurs ont retrouvé dans cette composition, la vérité et le comique qu'ils aiment à trouver dans les ouvrages français, et dont Grétry a donné de si parfaits modèles, et toute la richesse de cette harmonie élégante, facile, neuve, imitative qui constitue la manière de Mozart.

Après cette excursion sur l'école d'Allemagne, les Italiens sont rentrés dans leur mélodieux domaine : les *Virtuose ambulans* ont montré Piccard associé à Fioravanti, comme venait de l'être Beaumarchais à Mozart : et Fioravanti lutait contre lui-même dans un sujet à peu près semblable à celui des *Cantatrices* qu'on a aussi entendues avec un très-grand plaisir, et que malheureusement on a annoncées pour la dernière fois.

L'Opéra-Buffera est donc installé, et voilà la connaissance faite d'une manière à faire augurer très-favorablement de la saison. Il n'y a pas eu encore de fureur d'enthousiasme, d'exagération ; mais on écoute bien, on applaudit à propos ; c'est une manière très-intelligible de demander toujours un bon choix d'ouvrages, et toujours une bonne composition de chanteurs.

La troupe comique n'a point encore donné de nouveautés, elle a reproduit plusieurs fois le prologue qui avait servi d'ouverture ; et il a été beaucoup mieux apprécié qu'à la première représentation : il est à remarquer qu'on le lit avec plus de plaisir qu'on ne l'a vu représenter ; et c'est sans doute un éloge flatteur dans un genre éloigné de sa nature de celui de la véritable comédie, où le sujet n'est rien, les scènes peu de chose, et le style tout.

S....

AVIS AUX MARCHANDS DE BOIS.

La provision de bois, nécessaire aux bureaux du ministère de la marine, sera adjugée au fournisseur qui, en présentant le plus de garantie, proposera de livrer au prix le plus modéré.

Ceux qui prétendent à cette adjudication, pourront se présenter au secrétaire-général, pour y prendre connaissance des clauses du marché.

Chaque concurrent fera connaître ses prix, et soumettra une soumission provisoire ; il n'en sera reçu que jusqu'au 30 juin ; jusqu'au 10 juillet, les diverses soumissions pourront être communiquées à chacun des soumissionnaires, et ils seront reçus à en faire une définitive au rabais.

A prix égal, celui dont les premières offres auront été les plus modérées, aura la préférence.

On traitera de la même manière et aux mêmes époques, pour la chandelle nécessaire au service.

GRAVURES.

Ni l'Un ni l'Autre, estampe de 18 pouces de haut, sur 13 de large, gravée par J. P. Simon, d'après le tableau de M^{lle} Jenny Desora. Le titre de ce sujet nécessite une légère explication, et la voici : « Une jeune fille est placée entre deux vieillards, qui cherchent à la séduire, l'un avec de l'or qu'il lui présente, et l'autre avec une boîte remplie de bijoux qu'il fait briller à ses yeux. La jeune fille, pour indiquer qu'elle est sourde à leurs propositions, se ferme les oreilles avec deux doigts. L'idée de cette composition est heureuse, et a été rendue avec beaucoup de finesse et de grâce. Le tableau faisait partie de la dernière exposition du salon de 1806, et y fut remarqué avec avantage. »

Prix, en noir, 9 fr., en couleur 18 fr., et avant la lettre 18 fr.

LIVRES DIVERS.

Oeuvres complètes de Gresset ; nouvelle édition augmentée de pièces inédites qui ne se trouvent pas dans les précédentes ;

Trois vol. in-18 de 950 pages, sur papier fin d'Angoulême, imprimés avec le plus grand soin, par Didot l'aîné ; prix, 6 fr.

Les mêmes, pap. vél. d'Annonay, ornées de jolies gravures, prix, 12 fr.

Il faut ajouter 1 fr. 50 c. pour recevoir franc de port par la Poste.

Il y a quelques exemplaires papier grand-raisin vélin superfine satiné, fig. 3 vol. in-12, 18 fr.

Idem, franc de port, 20 fr.

A Paris, chez Dentu, imprimeur-libraire, éditeur de la *Géographie de Pinkerton*, rue du Pont-de-Lodi, n° 3.

Nous rendrons compte de cette édition dans un de nos prochains numéros.

Voyages en France et autres pays ; par Racine, La Fontaine, Regnard, Chapelle et Bachaumont, Hamilton, Voltaire, Piron, Gresset, Fléchier, Marmontel, Lefranc de Pompignan, Bertin, Desmahis, Béranger, Brét, Bernardin-de-Saint-Pierre, Parny, Boufflers, etc. ; ornés de 36 planches, dessinées par Monnet, Duplessis-Bertaux, Lebrun, Fragonard fils, Lemire et Marillier ; et gravées par Gaucher, Pauquet, Baquoy, Duparc, Gatte, Gopia, Villeré, Delignon, Dupréel, et Bovinet.

Cinq volumes in-18, papier ordinaire. — Prix, 18 fr. pour Paris, et 22 fr. franc de port pour les départemens ;

Idem, papier vélin, 36 fr., et 40 fr., franc de port.

On ajoutera 6 fr. pour avoir cet ouvrage cartonné à la Bradel.

A Paris, Chez Jh. Chaumerot, libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois, n° 183.

Opere scelte di Metastasio, edizione portatile, nella quale si è adoprato il modo più semplice di notare le voci coll'accento di prosodia ; in Avignone, presso li fratelli Seguin (1808). Six volumes in-18 brochés, jolie édition.

Prix, 10 fr., et 12 fr. franc de port.

A Paris, chez Théophile Barrois fils, libraire, quai Voltaire, n° 5.

Collection des meilleurs Romans anglais, imprimée sur papier vélin, format grand in-12, chaque vol. orné d'une jolie gravure d'après les dessins de MM. Lebarbier l'aîné, et Labute, peintres. Chaque ouvrage se vend séparément à raison de 3 fr. le vol. broc., et 4 fr., franc de port. — 12^e et 13^e vol. de cette collection.

A simple story, in two volumes, by M^{rs} Inchbald. A new edition with plates. Paris, 1808. 2 vol. in-12, brochés.

Prix, 6 fr., et franc de port 8 fr.

Chez le même.

COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b.	55 $\frac{3}{4}$	56 $\frac{3}{4}$
— courant	57 $\frac{1}{2}$	57 $\frac{1}{2}$
Hambourg	178	177
Madrid effect.	16 $\frac{25}{100}$	16
— vales		
Cadix effect.	16 $\frac{35}{100}$	16 $\frac{20}{100}$
— vales		
Barcel. effect.	16	15 $\frac{80}{100}$
Lisbonne	480 r	485 r
Livourne	508 c	506 c
Naples	445	440
Milan	7 $\frac{15}{100}$ 3 d. p. 6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{16}{100}$ d.
Bâle	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Francfort		
Auguste	251	249
Vienne	110	
St-Petersbourg		
Lyon	pair.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Marseille	$\frac{1}{4}$ b.	1 $\frac{1}{4}$ p.
Bordeaux	$\frac{1}{4}$ b.	$\frac{1}{4}$ p.
Montpellier	pair.	
Gènes eff.	477 c	474 c
Geneve		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour j. du 22 mars 1808.	85 fr. 60 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808.	83 fr. c.
Bons de remboursement.	fr. c.
Provisoire.	fr. c.
Bons an 7.	fr. c.
Bons an 8.	fr. c.
Rescript. pour rach. de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr. j. du 1 ^{er} janv. 1341	fr. 25 c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de Musique. Aujourd'hui, Aristippe, et Psyché.

Théâtre Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, Alzire, et..... M^{lle} Maillard continuera ses débuts.

Théâtre de l'Impératrice, à l'Odéon, faubourg Saint-Germain. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui le Déserteur, et M. Beaufils — En attendant la 1^{re} repr. des Amours de Bayard, com. héroïque à gr. spect. en 4 actes en prose de M. Monvel.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront auj.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Auj. le Retour au Comptoir, Poisson chez Colbert, et M. Guillaume.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Auj. l'Ange tuteur, et M. et M^{me} Denis.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Auj. Clara, et le Jeune-Homme enlevé.

Cirque Olympique de MM. Franconi fils. Auj. Relâche.

Panorama. Les vues d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six. — La vue de Naples est exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal, l'entrée par la Cour des Fontaines, n° 15. Concert les dimanche, lundi, mercredi et vendredi, à neuf heures du soir.

Cabinet de Physique et de Fantasmagorie de M. le Breton, rue Bonaparte, à l'ancienne Abbaye Saint-Germain, vis-à-vis la poste aux chevaux. Ce Cabinet est ouvert tous les mercredi, vendredi et dimanche, à sept heures du soir, à huit les expériences de physique, à neuf la fantasmagorie. — On terminera par un orage, et la danse des sorciers. — Prix, 3 fr., et 1 fr. 50 cent.

Théâtre pittoresque et mécanique de M. Pierre, rue de la Fontaine-Michaudière. — Spectacle tous les jours, à sept heures et demie.

Cabinet phelloplastique de M. Stamaty, rue Fivienne, n° 15, en face de celle Colbert. On y jouit de la vue des édifices, monumens et ruines de Rome, de plusieurs parties de l'Italie et du midi de la France, le tout exécuté en liège. Il est ouvert au public tous les jours, excepté les jeudis, depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq après-midi.